

« D’abord une évidence et une nécessité »

Entretien avec Sophian

Propos recueillis en janvier 2010 auprès de Sophian, militant-e dans les mouvements anti-autoritaires lyonnais.

– Aux yeux d’un certain nombre de militants et de militantes, en particulier féministes, les développements actuels du féminisme radical et plus généralement de la critique des rôles, des identités et des genres, sont souvent perçus comme relevant d’une approche strictement individuelle, très éloignée de tout souci d’émancipation et des mouvements collectifs. Cette appréciation te semble-t-elle justifiée ?

Sophian : Être féministe, c’est d’abord une évidence et une nécessité, mais en lien avec beaucoup d’autres choses ! Nous vivons dans une société patriarcale et hétéro-normée, mais aussi avec un passé colonialiste et un néolibéralisme qui exploite des millions de personnes en Europe, en Afrique et ailleurs. Bien qu’il y ait des avancées dans les mouvements de luttes, l’inégalité homme-femme reste un problème de fond et qui concerne tout le monde, comme celles qui touchent les minorités sexuelles et ethniques.

C’est une lutte d’actualité ! Comme toutes les autres luttes d’émancipation des opprimé-es et laissé-es pour compte. Ce sont des luttes menées face à nos oppresseurs communs mais aussi en interne dans nos mouvements de luttes. Ce sont des luttes qui ont de nombreux aspects, en fonction des oppressions qui sont pointées. Dans les milieux squats, autonomes actuels, le féminisme ou plutôt les différents féminismes ne sont pas entendus strictement comme l’émancipation de la femme (sous-entendu blanche et hétéra) mais bien comme un mouvement historique de luttes d’émancipation pour les femmes et aussi pour des minorités sexuelles et ethniques. Le « féminisme » est devenu une possibilité d’émancipation plus ouverte. C’est une manière de penser notre

quotidien et les différents rapports de pouvoir qui circulent. C'est pourquoi je parle de féminismes au pluriel car, en fonction des problèmes posés, mais aussi sur le terrain des idées, il y a différents courants, différentes manières de le penser, il y a des « essentialistes », des « matérialistes »...

Pour ma part, je parle ici en tant que personne blanche issue des classes moyennes, mais aussi en tant que trans-genre et plus précisément encore en tant que FTX¹ et non en tant qu'hétérosexuel-le. Et je ne dis pas ça pour mon plaisir ou pour ta curiosité mais pour rendre visible ce qu'on ne définit jamais, ce qu'on laisse dans le non-dit.

– *Quelle place ces différents courants du féminisme radical occupent-ils dans les mouvements anarchistes, autonomes, squats ?*

S : En France globalement, dans beaucoup d'endroits et de collectifs mixtes, le féminisme n'occupe pas assez de place. On le voit dans la répartition des tâches, dans les prises de parole, dans les remarques sexistes et homophobes. C'est assez triste de voir à quel point des personnes peuvent avoir une conscience politique aiguë sur un bon nombre de sujets alors que les rapports au quotidien sont si genrés, que les idées d'horizontalité sont si difficiles à mettre en place, et qu'il existe encore trop de rapports de pouvoirs non-dits. C'est pourquoi des féministes radicales femmes, des gouines et des trans choisissent aussi de vivre en non-mixité comme en mixité choisie. Des maisons sont occupées pour rendre visible la lutte contre l'hétéro-patriat, pour mettre en place l'horizontalité dans la vie quotidienne, pour créer des moments de réflexion entre femmes, gouines, trans. Ce qui n'empêche pas de militer dans des collectifs mixtes et d'aller soutenir des lieux en danger d'expulsion, ou d'agir dans d'autres mouvements collectifs comme les récentes luttes universitaires. Notre autonomie et notre mode de vie permettent alors de développer des moyens d'agir et de penser émancipateurs et non de reproduire éternellement les modèles traditionnels. Il devient possible de mettre en évidence comment, dans nos luttes radicales et nos manières de vivre subversives, il y a aussi le patriarcat et l'homophobie à détruire et à ne jamais oublier sans se cantonner à une seule lutte, puisque c'est ce monde qui est à abattre.

À Grenoble par exemple, depuis plusieurs années et au fur et à mesure des luttes (en particulier dans les squats), des collectifs féministes se sont constitués et ont su perdurer. C'est ainsi que le mouvement d'ensemble alternatif s'est trouvé investi par des pratiques féministes. D'où un plus grand nombre de femmes dans le milieu « alterno ». Leur présence ne passe plus par une simple présence individuelle mais à travers des groupes constitués. C'est en ce sens que le féminisme radical s'oppose à

1. Dans le vocabulaire du féminisme radical on distingue les HTF (homme trans-femme), les FTH (femme trans-homme) et les femmes ou hommes trans X (ou inconnu) (donc FTX ou HTX) qui, dans leur devenir, refusent une assignation de genre.

toute solution individuelle et qu'il transforme tout « problème individuel » en problème collectif dont l'enjeu est politique à l'intérieur du développement des solutions et des idées émancipatrices. L'organisation des groupes politiques a été traditionnellement pensée et véhiculée par des hommes blancs, par leurs problèmes et leur façon de concevoir l'émancipation. Ces traditions ne facilitent pas l'insertion de femmes, de trans, de personnes cibles du racisme au sein des collectifs. Changer la structure de ces mouvements permet à la fois à beaucoup plus de monde de se retrouver dans leur développement et, surtout, d'élargir leurs objectifs et de multiplier leurs points de vue et donc leur radicalité émancipatrice. En effet, en arrivant en groupes constitués, les féministes radicales (avec toutes leurs nuances et mouvements ou groupes associés) ne modifient pas seulement la proportion hommes/femmes mais aussi les orientations, les pratiques et les modes de relations du mouvement d'ensemble. Un groupe ou des groupes possédant une existence propre ont forcément beaucoup plus d'influence qu'une simple participation individuelle qui, dans le cas des femmes isolées, ne peut que se réduire comme une peau de chagrin dès lors que les préoccupations, les manières de faire et les objectifs du milieu sont massivement dominés par les hommes, et ceci depuis si longtemps. Ce qui est vrai des femmes l'est également, des noirs, des arabes ou des ouvriers par exemple. C'est pourquoi les pratiques et les formes de lutte du féminisme radical constituent également une manière de voir et des savoir-faire utiles pour l'ensemble des mouvements émancipateurs, transposables à d'autres luttes et à d'autres raisons de lutter.

Ce que le mouvement émancipateur devrait permettre à très large échelle et à partir de tous les rapports de pouvoir et d'oppression, le féminisme radical en indique un chemin possible : dans les thèmes, les objectifs et les formes des luttes, inconnus jusqu'ici (ou peu présents) dans les mouvements émancipateurs traditionnellement dominés par les hommes ; mais aussi dans la façon de lutter et de s'organiser à l'intérieur de tous les autres mouvements (syndicalisme, sans papiers, racisme, écologie, squats et logements, etc.). Par exemple l'arrivée l'année dernière de deux émissions féministes sur Radio Canut [une radio alternative lyonnaise] a permis de constituer une nouvelle force féministe au niveau du milieu militant lyonnais. Ce n'est pas seulement une émission de radio, ce sont des moments privilégiés d'échanges, de rencontres et d'affinités qui se nouent, de nouvelles envies de lutter. Et pour le fonctionnement général de la radio, c'est aussi un mini-bouleversement, il a fallu que les hommes acceptent de laisser les ondes vingt-quatre heures aux féministes pour le 8 Mars, ce qui n'a pas été facile à comprendre pour tous. Depuis, il y a plusieurs femmes qui sont au « bureau » de cette radio associative et autogérée, et qui prennent part aux décisions de la radio. Et lorsqu'on arrive dans ces espaces de discussion, on se rend compte à quel point ils sont figés et traditionnels et à quel point on a développé de nouveaux outils (dans des collectifs féministes mais aussi dans des squats ou groupes autonomes) plus égalitaires et

plus émancipateurs. L'enjeu maintenant, c'est d'arriver à les transmettre et de modifier au fur et à mesure les structures pour qu'elles soient plus adaptées à nos réalités. Car ce n'est pas pour rien non plus qu'il y a très peu de personnes cibles du racisme qui participent à Radio Canut. Nos manières de fonctionner en disent long sur qui s'y retrouve et qui n'y trouve pas sa place !

– Les pratiques et les questions que tu décris s'inscrivent donc dans une histoire. Quelle place cette histoire tient-elle dans les mouvements actuels ? Je pense à l'exemple de Lyon où depuis près de vingt ans il y a eu de nombreux journaux et groupes qui se sont succédé.

S : Il s'agit d'un vrai problème, à Lyon tout du moins, mais aussi dans beaucoup d'autres villes : comment constituer une mémoire et des traditions collectives et militantes qui évitent l'émiettement des groupes et des pratiques ? La multiplication et la succession des groupes risquent sans cesse de les conduire à ne plus se souvenir que de leur propre et brève histoire et, pour le reste, seulement des conflits de personnes et de tendances et ceci au détriment des outils, techniques, idées et procédures élaborés par l'association durable de groupes et d'expériences, différents dans leurs acteurs-actrices et leurs raisons d'être. À l'émiettement des groupes et des pratiques correspond alors un émiettement de la mémoire : avec la renaissance incessante de groupes centrés sur tel ou tel aspect de l'oppression et conduits à sans cesse recommencer à partir de leurs seules raisons d'agir.

Cette transmission, tant d'une histoire de luttes que de pratiques collectives, est un enjeu majeur. C'est entre autres ce qui nous permettra de gagner en puissance dans le mouvement d'ensemble, de transmettre ce qu'ont été nos erreurs et nos solutions pour ne pas les rejouer. Car, malheureusement, au fil des années et comme le montre l'exemple des occupations d'universités, on retrouve toujours les mêmes problèmes de répartition des tâches sur le lieu de vie. Là où l'on essaie justement de construire une force collective et une convergence des luttes ! On entend toujours parler de nouvelles histoires de viols dans le milieu alterno ou lors de grands événements anticapitalistes. Il y a encore trop de segmentation entre groupes féministes, anti-racistes, alternos, anarchistes et autonomes, et les temps de rencontres sont encore trop éphémères...

– Peut-on parler d'une logique collective originale des mouvements auxquels tu as participé ?

S : Ce que par exemple le mouvement grenoblois réalise à plus grande échelle, on le retrouve malgré tout dans une ville comme Lyon, même si c'est de façon plus éclatée : à savoir l'association et la mise en tension de mouvements, d'organisations et de formes d'actions et de préoccupations différentes qui, à eux tous, et en s'associant, peuvent prétendre former une alternative d'ensemble.

Par exemple, monter un groupe de discussion autour des violences sexistes et homophobes permet de réinjecter des propositions au sein d'un groupe élargi. Réfléchir dans de plus petites unités avec des personnes cibles d'une même oppression amène d'autres analyses, d'autres points de vue pour le mouvement. Ce qu'il faut voir, c'est comment les lieux et les moments de rencontre et de décision dont je parle sont constitués par la présence effective du maximum des individus concerné-es, en chair et en os, avec toutes leurs spécificités physiques et sociales (hommes, femmes, trans, gouines, pédés, blancs, personnes cible du racisme, origines sociales, âges, validité, etc.), avec leurs différences et leurs divergences, mais présentes de façon concrète et directe, sensible, ne dépendant plus de simples sigles ou « noms » de groupe. Exposer et affirmer les différentes identités sociales, telles qu'elles apparaissent dans la société actuelle, c'est mettre en évidence les rapports de pouvoir qui se jouent implicitement. Mais c'est aussi une manière de rendre visible le poids implicite des majorités et de ne pas seulement voir les minorités. Jamais des personnes n'ont besoin de se définir comme « blanches » ou comme hétérosexuelles parce que c'est la norme majoritaire, une évidence. Pourquoi ne pas le faire ? Ça oblige à saisir les rapports de pouvoir sous-entendus, ça rend visible le pouvoir et ça permet ensuite de mieux le faire circuler. Et ce n'est pas une mince affaire dans des milieux qui se disent anti-autoritaires et horizontaux.

Cette importance de la réalité et des différences non seulement symboliques et politiques mais directement perceptibles des individu-es et de leurs groupements spécifiques, et donc de leurs différences, on ne le trouve pas seulement dans le fonctionnement d'ensemble d'un mouvement relativement fixe et permanent. C'est vrai qu'il existe des groupes plus ou moins durables, porteurs de leur propre et parfois longue histoire, de leur raison d'être, de leurs traditions. Mais il faut bien voir en quoi un groupe, lorsqu'il est réel, ne manque pas lui aussi de posséder ses propres tensions et rapports de pouvoir, de se transformer également, à travers conflits et discussions en ayant ainsi la possibilité de faire apparaître des différences et des rapports jusqu'ici invisibles.

Ce que le mouvement d'ensemble permet de voir à une plus grande échelle, on le retrouve dans chaque groupe ou courant plus spécifique et il s'agit justement de ne négliger aucune des sources de l'oppression et du poids de l'histoire passée de l'oppression. Tel ou tel groupe se donnant par exemple pour raison d'être la lutte contre l'oppression des hommes sur les femmes ne manquera pas de porter en lui-même un très grand nombre d'autres oppressions internes, d'autant plus efficaces qu'elles sont cachées ou qu'elles ne relèvent pas de la raison d'être du groupe : les militantes plus âgées sur les plus jeunes par exemple, les féministes blanches sur les féministes de couleur, les intellectuelles sur les non diplômées, les hétérosexuelles sur les homosexuelles, etc. Chaque groupe constitué n'est donc pas seulement conduit à s'associer à d'autres groupes très différents dans leur raison d'être (groupes mixtes sur la question du logement, des sans-papiers, groupe syndical). Il est

également conduit à prendre en compte et à expliciter la nature de toutes ses propres différences et relations internes, quitte à se transformer ou à se dissoudre au profit d'autres groupes, à constituer un ensemble plus vaste possédant ses propres composantes autonomes ou en laissant jouer ces composantes dans un ensemble plus vaste encore.

C'est ce qu'on retrouve dans les luttes de Oaxaca en 2006, où l'APPO (assemblée populaire), qui prend des décisions sur les stratégies à mener et sur l'organisation globale du mouvement, est constituée de femmes, d'indigènes, etc. Eux-mêmes sont constitué-es d'autres groupes et d'autres minorités pour rendre visible leur spécificité dans la lutte et pour qu'on tienne compte de leur voix. Et il est certain qu'une autre forme d'organisation se serait mise en place dès le début si leurs voix avaient été prises en compte. On retrouve ici la question de la mémoire et de l'expérience collective. Ce qui est fort dans cet exemple, c'est que tous les groupes qui viennent soutenir l'APPO et la constituer deviennent la richesse et la puissance de cette assemblée, puisqu'elle représente de plus en plus le peuple dans toutes ses diversités. Les femmes, chaque femme en l'occurrence (et pas seulement les «féministes») ont vraiment gagné quelque chose pour leurs conditions individuelles, au sein de cette lutte globale pour destituer le gouverneur. Ensemble, elles ont pu organiser des actions, et aussi mettre fin à des situations de ménages souvent compliquées. C'est ainsi que l'émancipation collective permet l'émancipation individuelle.

Ce qui est vrai d'un vaste mouvement collectif comme celui de Oaxaca l'est également des mouvements plus modestes qui existent ici, dès le moment où ils associent des forces et des raisons de lutter différentes. Dans le cadre d'un mouvement plus large, en raison de ce que révèle ce mouvement, mais aussi des objectifs qu'il se donne, chaque singularité (et il y en a beaucoup) doit pouvoir s'affirmer dès le moment où, d'invisible jusqu'ici, elle devient perceptible. On peut rappeler ici l'histoire emblématique du féminisme américain, lorsque dans les groupes non mixtes il est apparu que la couleur de peau pouvait être la marque déterminante de rapports de domination aussi importants que les rapports hommes/femmes (importants du point de vue de l'émancipation, pas à titre de comparaison ou de mesure) et exigeant eux aussi la constitution de groupes non mixtes, non plus seulement de femmes, mais de femmes noires en l'occurrence. Ce qui a donné naissance au *Black feminism*.

Un autre exemple est celui des lesbiennes qui ont créé leurs propres groupes puisque les autres féministes ne voulaient pas prendre en compte les enjeux des gouines. Et c'est alors que Monique Wittig a pu dire «les lesbiennes ne sont pas des femmes», pour faire prendre conscience de la différence entre hétéras et gouines. La création de groupes comme les Gouines rouges qui ont scissionné d'avec le MLF dans les années 1970 a permis de mettre en place toute une réflexion sur l'hétérosexisme, en rendant explicite que l'hétérosexualité est elle-même un régime politique au-delà de la sexualité. Il y aurait évidemment

beaucoup à dire sur la réciprocité dans la convergence des luttes. On constate par exemple que si les gouines féministes se sont presque toujours solidarisées dans les luttes sur l'avortement, la contraception, les violences faites aux femmes, très peu d'hétéras féministes prennent en compte les réalités sociales et soutiennent les gouines.

– *Peux-tu revenir sur l'importance de la transmission des « techniques » et des savoir-faire collectifs à l'intérieur des mouvements auxquels tu participes ?*

S : Les pratiques féministes radicales se basent sur le maximum d'horizontalité dans le fonctionnement des collectifs et sur l'émancipation de chacun-chacune pour être des singularités fortes au sein du groupe. Par exemple, faire de l'autodéfense en non-mixité permet de se renforcer pour acquérir des techniques physiques de défense, dépasser des peurs, se réapproprier une violence, une colère. Bref, prendre de l'assurance en général. Ces moments en non-mixité sont des espaces privilégiés pour échanger sur des stigmates et élaborer à plusieurs des parades, imaginer de nouveaux outils pour faire mieux circuler le pouvoir. Ce sont aussi des espaces d'échanges de savoirs pour être plus autonome. Ils permettent de construire des espaces moins genrés, où la dichotomie masculin/féminin est moins forte en permettant d'affirmer d'autres identités de genre.

Dans les mouvements auxquels j'ai participé, il y a vraiment une réflexion sur les manières de construire les événements, les actions. On sait bien à quel point l'urgence permet de cautionner des rapports de pouvoir au sein de collectifs et de les affaiblir. Il y a donc des tentatives pour que l'urgence ne l'emporte pas, pour que l'on accepte de prendre un peu plus de temps pour construire mieux, aussi en écoutant plus les ressentis de chacun-e. C'est réfléchir une viabilité dans la durée : si chacun-e se sent fort-e, on peut construire des dynamiques de luttes fortes. C'est aussi redéfinir nos priorités en les anticipant sur du long terme. Ne pas être dans l'urgence ne veut pas dire ne pas être efficace. Des outils pour la répartition de la parole en assemblées peuvent permettre d'avancer plus facilement, de structurer le temps d'une autre manière, de développer plus d'écoute, en passant par une personne qui synthétise les propositions, une vigilance collective pour que chaque personne puisse s'exprimer si elle le désire, féminiser les textes, etc.

Ces outils sont utilisés dans des collectifs mixtes radicaux, et ils sont souvent amenés par des féministes. Ce sont des bonnes idées pour renverser les structures traditionnelles militantes, mais à condition de les mettre réellement en pratique. Il n'est pas forcément évident pour des personnes ayant nombre de privilèges de par leur statut et leur identité d'y renoncer pour que le groupe fonctionne autrement.

Des moments de réflexion en mixité choisie (souvent femmes, gouines, trans) permettent d'avancer d'une autre manière sur certains points politiques. La non-mixité n'est pas qu'un outil pour parler du patriarcat ! Ce sont des espaces plus larges d'échanges sur toutes les

luttons, espaces qui ne sont pas exclusifs. On ne formule pas les choses de la même manière en fonction de la place où l'on se trouve sur l'échelle sociale. Ça permet entre autres de faciliter par la suite des discussions dans d'autres espaces. Par exemple, la question des agressions sexuelles et des manières de les résoudre dans nos milieux alternos est présente depuis longtemps et un peu partout en France. Comment, sur des bases anti-carcérales et féministes, arrive-t-on à parler d'agressions sexuelles dans nos milieux? Comment y remédier? Quelles solutions a-t-on? Nous sommes dans un gigantesque chantier, toutes nouvelles propositions sont bonnes à prendre pour améliorer les mouvements de luttons, nous sommes dans une sorte d'expérience continue.

– Tu as fait allusion à l'exemple américain, peux-tu en dire plus sur l'influence des idées et des expériences de cette région du monde sur les mouvements français? Que penses-tu des critiques selon lesquelles ces idées et ces expériences relèveraient surtout d'un individualisme de type libéral?

S: Cette manière d'anticiper les effets du féminisme et les outils imaginés vient entre autre du *Black feminism* et de penseuses telles que bell hooks ou Audre Lorde qui ont réfléchi aux questions d'oppressions raciales, sexistes, classistes, sexuelles. Elles montrent à quel point les enjeux entre femmes noires et femmes blanches sont différents au sein d'une même lutte féministe dans les années 1970. Aux États-Unis, il y a tout un champ universitaire qui se nomme les *Cultural studies*, il n'y a pas l'équivalent en France. Beaucoup des théories féministes américaines ont mis beaucoup de temps à passer l'Atlantique et à être reconnues et étudiées par des universitaires françaises. Et pas mal de textes dans le milieu militant féministe des années 1990 ont été traduits de l'anglais alors que leurs auteures n'avaient encore que très peu d'écho dans les milieux universitaires. Ces brochures ont vraiment permis à des militantes féministes de réfléchir sur le racisme, l'homophobie, la transphobie. C'est-à-dire plus généralement une prise en compte au sein des collectifs des différentes oppressions et minorités au sein de ceux-ci.

Les féministes américaines pro-sex (pas abolitionnistes) comme Annie Sprinkle ont bouleversé les esprits, par exemple. Elles ont montré comment l'émancipation passait aussi par la réappropriation de la sexualité pour les femmes, apprendre à connaître son corps, savoir comment prendre du plaisir, être moteur de la sexualité (en dépit de toute la culture patriarcale). C'est aussi désacraliser le sexe et casser certaines valeurs clés de la société patriarcale. La prostitution, échange de service avec un contrat clair et à durée déterminée, détruit le mythe du romantisme de la sexualité (brise aussi le mythe de l'amour entre un homme et une femme). Pour les travailleuses du sexe, toutes les bases du contrat sont claires pas comme dans les sous-entendus du mariage².

2. Voir le livre de Gail Pheterson, *Le prisme de la prostitution*, L'Harmattan, 2001.

Le SM [sado-masochisme], ce sont aussi des pratiques sexuelles dans un contrat clair. S’amuser avec le pouvoir, c’est admettre qu’il ne peut pas disparaître et qu’il tourne. Pat Califia, qui a écrit sur le SM, a été stigmatisée dans le milieu féministe quand en tant que gouine elle parlait de ces pratiques. En parler remet aussi en question une morale judéo-chrétienne très ancrée. Par exemple, le fait de ne pas disposer de son corps comme on l’entend. Au-delà des châtiments corporels, c’est également rendre possible les modifications corporelles. Et c’est éminemment politique de choisir ce qu’on fait de son propre corps: ce n’est pas individualiste, c’est pouvoir disposer de son corps comme on l’entend et ceci contre un ordre qui prétend se l’approprier. Si se tatouer le corps est problématique, c’est que ce corps est sacralisé par d’autres, il est là, le problème... Si se couper les seins ou la bite est de la mutilation alors même que c’est un choix, c’est bien que cette société est malade, pas les personnes qui le font. C’est aussi questionner les deux genres, qui restent encore les deux seuls choix possibles dans un monde où il n’est pas vraiment possible d’être autre chose qu’un homme ou une femme et d’échapper à la domination qui en découle. D’autres catégories de genres pourraient peut-être remettre en question cette donnée-là... Ces luttes ne sont pas qu’individualistes, c’est-à-dire pour soi ou pour seulement une catégorie minoritaire, elles sont l’affirmation d’autres identités non conventionnelles pour travailler aussi sur d’autres aspects de l’émancipation. C’est pouvoir affirmer par là des singularités fortes pour être pleinement dans des collectifs et des luttes plus globales.

– *Mais justement, que penses-tu des analyses de Judith Butler ?*

S : Effectivement Judith Butler insiste sur la performativité du genre. Comme notre genre est socialement construit, on peut jouer avec, s’amuser à performer le genre inverse. Mais un des problèmes – on le voit dans la communauté *queer* actuellement –, c’est que tout le monde veut « performer » son genre mais à vide, en oubliant complètement les bases féministes. Même dans ce milieu politique on reste dans une société patriarcale, où les attributs masculins sont privilégiés par rapport aux attributs féminins. La performativité est intéressante seulement si on a complètement conscience de ça et qu’on travaille à abattre l’hétéropatriarcat dans la performance. Un des exemples de ces limites est l’horrible livre de Preciado, *Testo Junkie*³, où pendant plusieurs mois elle s’amuse à prendre de la testostérone. Et en se justifiant par l’effet de la testostérone, elle en profite pour avoir un rapport de pouvoir complètement macho sur sa compagne. C’est-à-dire qu’en plus de naturaliser les genres (la testo ne rend pas violent, c’est une affaire de comportement construit), elle prend les armes de l’ennemi pour faire un écrit anti-féministe.

3. Beatriz Preciado, *Testo Junkie*, Grasset 2008.

Plus généralement, la confrontation entre les expériences et les idées en France et en Amérique du Nord permet également de penser les différences entre l'« universalisme » à la française et le « communautarisme » anglo-saxon qui, tous les deux, mais chacun à leur façon, tendent à nier et refouler les processus de luttes. C'est surtout vrai de l'universalisme à la française qui gomme toute différence, le plus souvent au nom d'un individu abstrait, identique, et des normes communes toute aussi abstraites dans leur généralisation. Les différents schémas d'oppressions ne sont plus ou pas perceptibles. On devrait tous être le grand H : homme blanc, hétérosexuel.

Dans le communautarisme au contraire, l'existence même des communautés rend visible des réalités sociales différentes. Cela étant, en affirmant certaines différences, le communautarisme risque toujours de les absolutiser et de les figer à leur tour dans des sous-ensembles communautaires, en hiérarchisant ainsi les oppressions et les luttes. Lutter seulement pour sa communauté et s'intégrer totalement à la société, comme beaucoup des communautés gays aux Etats-Unis qui n'ont plus que ça pour être subversives, puisqu'elles se sont complètement intégrées économiquement.

C'est pour cela que la confrontation des expériences propres à chaque pays et région du monde est si importante, au même titre que l'association et la confrontation des différentes positions et des différents points de vue à l'intérieur des mouvements alternos comme à l'intérieur de chaque groupe. C'est à cette condition que peut se construire une véritable émancipation capable de prendre en compte et de déconstruire le maximum des rapports d'oppression.

Propos recueillis par Daniel Colson